



De l'écologie humaine : Le mécanisme des passions dans *Thérèse Raquin* (1867) d'Émile Zola et *Une vie de boy* (1956) de Ferdinand Oyono

Lucien MPAMY

Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal

adeluc3@yahoo.fr

Résumé : Dans cet article, nous nous proposons de voir comment l'écologie, sous son aspect relations intraspécifiques est souvent en proie à des passions qui dévissent les personnages de leur raison et de leur humanisme. Le désir et l'égoïsme déterminent singulièrement les rapports et conduisent nécessairement à des situations de tension puis de perte desquelles l'espace se voit pollué. Donc, l'absence de la raison conjuguée à l'instinct d'avidité et d'assouvissement, dans toute relation et à tout prix, restent la dérive de l'humanité à laquelle s'intéresse le roman.

Mots clés : Écologie, bien, biotope, désir, homme, intraspécifique, mécanisme, passion, roman

Abstract : In this article, we will try to see how ecology – in its aspect of intraspecific relations – is often in prey to passions which drift characters away from their reason and their humanism. Desire and egocentricity determine particularly the relationships and lead necessarily to situations of clash then loss of which the space is being polluted. Therefore, the absence of reason alone with the instinct of greed and satisfaction – in all relation and at all costs – remain the decline of humanity which the novel is interested in.

Key words: Ecology, good, biotope, desire, man, intraspecific, mechanism, mechanism, passion, novel

Introduction

Le roman est certainement l'un des genres littéraires les plus ouverts à la transdisciplinarité ainsi qu'à l'interdisciplinarité. Car, sa flexibilité lui permet d'aborder certains domaines scientifiques. Mais, si le roman peut, en même temps, se percevoir comme le lieu où s'exprime l'âme du monde et de l'univers, alors le paradoxe s'estompe dès lors qu'il constitue un réceptacle ; contrairement à d'autres disciplines qui sont plus ou moins réfractaires à la pluridisciplinarité. Ainsi, à la lecture de *Thérèse Raquin* (TR)¹ d'Émile Zola et *Une vie de boy* (UVB)² de Ferdinand Oyono, la question écologique quand bien même située à l'arrière-plan, reste prégnante de l'incipit à l'excipit.

¹ Désormais, *Thérèse Raquin* est désignée avec les initiales TR

² Désormais, *Une Vie de boy* est désignée avec les initiales UVB

Dès sa création en 1868, sous la plume d'Ernest Haeckel, l'écologie est définie comme une « science des relations des organismes avec le monde environnant » (Ernest Haeckel : 2016, p. 35, pp. 34-61). La présence de cette réalité ne peut être déliée du discours romanesque d'Émile Zola et de Ferdinand Oyono. Toutefois, c'est la question des rapports au sein de l'espèce humaine s'imposant en une sorte d'écologie qui motive notre intérêt à montrer comment dans un milieu donné des relations entre hommes, bâties sur des ambitions égoïstes, égocentriques, en arrivent à la destruction.

Nous soulignerons de prime abord la manière dont les tempéraments aboutissent à des passions égoïstes pour enfin prouver que ce genre de comportement ne peut qu'engendrer, dans un tel biotope, une situation funeste.

1. De la dégénérescence dans les relations

Le fonctionnement des relations intraspécifiques dans les romans d'Émile Zola et de Ferdinand Oyono heurte l'esprit et le soumet en même temps à l'interrogation. L'espèce humaine, qui a souvent reçu des louanges, par opposition aux autres êtres, de la part des religions révélées³, des sciences⁴ humaines et sociales, se découvre sous la plume des romanciers français et camerounais comme une créature dont l'intériorité est sombre et complexe. Si le lien qui unit les humains se voit perverti, c'est parce que les intentions y constituent un facteur considérable. Le modernisme, en effet, dans son avancée grandissante, a atteint l'écosystème où évolue l'homme, contraignant, par moments, son mode de pensée et d'existence à opérer dans le mal. Ce qui aboutit, lorsqu'on accorde une attention particulière au texte d'Émile Zola et celui de Ferdinand Oyono, à une mécanisation des relations lesquelles résultent généralement des désirs impurs et malsains. Une telle attitude cultive l'instinct individualiste et casse forcément le contrat parfait devant affermir le bon sens des liens. Entretenant l'étude du pacte qui doit ficeler des relations optimales entre les hommes, Jean-Jacques Rousseau note :

Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre

³ Le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam mettent l'homme au centre de la création. L'homme est souvent élevé au rang d'une créature sacrée, supérieure aux autres même si certains penseurs, comme Aristote, tentent de le rattacher son origine à l'espèce animale. Par exemple, dans la Bible, l'homme est vu comme « une image de Dieu », *Genèse* 1, verset 27.

⁴ Dans les sciences humaines et sociales, les valeurs et vertus, par-dessus les controverses visibles, élèvent l'homme à un niveau de « primauté (...) sur les autres êtres vivants », Aurélie Eckenschwiller, « Homme-Animal », Mémoire, ENSCI, Les Ateliers, octobre 2010, p. 79.

qu'auparavant. Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution. Les clauses de ce contrat sont tellement déterminées par la nature de l'acte, que la moindre modification les rendrait vaines et de nul effet ; en sorte que, bien qu'elles n'aient peut-être jamais été formellement énoncées, elles sont partout les mêmes, partout tacitement admises et reconnues ; jusqu'à ce que, le pacte étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers droits et reprenne sa liberté naturelle, en perdant la liberté conventionnelle pour laquelle il y renonça.

Jean-Jacques Rousseau (1996, p. 53-54)

Le philosophe français met au centre de sa réflexion la question de liberté laquelle demande un effort individuel au sein d'une communauté donnée. Cette solution que préconise Rousseau en appelle l'écologie, étant donné qu'il parle nommément des "biens de chaque associé". C'est dire que l'homme entretient deux formes de liens indispensables avec son espace extérieur ; c'est-à-dire son écosystème et l'espèce à laquelle il appartient. Dans *Thérèse Raquin*, Émile Zola ne cache pas sa conviction naturaliste. C'est pourquoi il est aisé de constater que le récit ne tressaille pas dans l'évocation de l'écologique ; il se focalise surtout sur des liens homotypiques. L'intérêt qu'accorde le romancier naturaliste à une telle peinture réside dans son ambition d'étudier des « tempéraments » (Émile Zola : 1979, p. 24) qui constituent le véritable problème entre les personnages. En effet, avant la rencontre de Camille avec son ami d'enfance, Laurent, la famille Raquin menait une vie paisible malgré quelques difficultés relatives à la maladie de Camille. Zola s'appuie sur cette situation de stabilité qui ouvre le récit afin d'exposer son impression laissant comprendre que c'est le désir qui conditionne toute relation :

- 1) « Mme Raquin était une ancienne mercière de Vernon. Pendant près de vingt-cinq ans, elle avait vécu dans une petite boutique de cette ville. Quelques années après la mort de son mari, des lassitudes la prirent, elle vendit son fonds. Ses économies jointes au prix de cette vente mirent entre ses mains un capital de quarante mille francs de rente qu'elle plaça et qui lui rapporta deux milles francs de rente. Cette somme devait lui suffire largement. Elle menait une vie de recluse, ignorant les joies et les soucis poignants de ce monde ; elle s'était fait une existence de paix et de bonheur tranquille » (TR, p.35).

La stabilité morale et le bien-être de Mme Raquin puisent leur énergie à sa détermination à fondre ses désirs dans la recherche saine d'un revenu consistant. Tous les efforts consentis sont destinés à la plénitude de son unique

enfant dont la santé est fragile. Mais, la dégradation de ce contexte idyllique se dessinait déjà avec l'adoption de sa nièce, Thérèse, qui, dès son enfance, manifeste des signes de perfidie. Ses pensées ne sont jamais connues dans la mesure où elle n'exprime pas très souvent ses idées ni à sa tante ni à son cousin ou son futur mari, même quand son opinion est sollicitée :

- 2) « Thérèse ne fut pas consultée ; elle avait toujours montré une telle obéissance passive que sa tante et son mari ne prenaient plus la peine de lui demander son opinion. Elle allait où ils allaient, elle faisait ce qu'ils faisaient, sans plainte, sans un reproche, sans même paraître savoir qu'elle changeait de place » (TR, p.46).

Le silence mesquin jugulé à ou l'indifférence de Thérèse caractérise foncièrement son étrangeté, car il faut reconnaître que son attitude sournoise justifie juste une cohabitation non l'appartenance à la famille Raquin. Paradoxalement, l'héroïne zolienne voue plus une tendresse particulière au chat de la famille qu'à son époux dont elle simule une fausse sympathie. Cette relation intraspécifique, quand bien même ne présente pas les mêmes similitudes dans *Une vie de boy*, est bâtie autour d'un complexe de supériorité et d'infériorité offrant une écologie humaine morbide. Le projet des occidentaux d'apporter des lumières civilisatrices aux peuples jugés barbares, né des préjugés non fondés et gratuits, n'a conduit à

aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production.

Aimé Césaire (1955, pp. 54-55).

Le lexique qu'utilise ici le chantre de la Négritude est suffisamment clair pour décrire la contrainte qui est désormais érigée en règle de conduite entre les Blancs et les Noirs dans l'espace de l'Afrique coloniale. Le roman *Une vie de boy* met à nu, par le biais du personnage-narrateur Toundi, la manière dont l'écosystème dévoile des rapports tendus, maculés de haine et d'intimidation donnant en définitive une image d'un monde extravagant :

- 3) « M. Janopoulos n'aime pas les indigènes. Il a la manie de lancer sur eux son énorme chien-loup. Le sauve-qui-peut devient général parmi les Noirs. Cela amuse les dames. Aujourd'hui, elles ont été servies. Le groupe des indigènes venus regarder les Blancs était plus dense que

d'habitude. Massés à proximité du Cercle européen, nous sommes éparpillés dans les massifs d'essessongos dès que M. Janopoulos eut satisfait sa manie. La débandade s'était transformée en ruée frénétique... À la première alerte, j'ai été bousculé, renversé, piétiné. J'ai senti le chien du Grec sur mes talons. Je me demande comment j'ai pu me relever et grimper sur le faite de ce manguier géant qui a été mon refuge. Les Blancs riaient en désignant du doigt le dôme de l'arbre qui me cachait. Mon commandant riait avec eux » (UVB, pp.43-44).

S'il est avéré que l'évangélisation des peuples africains était l'une des charges de la colonisation, idée longtemps défendue par les colons, il y a alors lieu de noter une incohérence d'autant plus que l'amour y était absent. D'ailleurs, la violence, sous toutes formes, semble le lien par lequel les Blancs entrent quotidiennement en contact avec les populations indigènes. Dans une étude comparative consacrée à *Ville cruelle* d'Eza Boto et *Une vie de boy*, Augustin Coly attire l'attention sur cette réalité :

Dans les deux récits, les indigènes s'attaquent consciencieusement à la religion du Blanc. Ce choix est capital dans le processus de négation du colonialisme, dès lors que c'est dans la religion que le colonisateur avait su trouver les moyens de justifier sa vision tendancieuse du monde.

Augustin Coly (2009, p. 137-138)

La preuve est que le roman de Ferdinand Oyono autant que tous ceux de la deuxième génération⁵ contestent la réalité de ce sentiment lequel non seulement aurait pu intégrer les deux races mais constituant foncièrement le socle de toute religion. En réalité, la nature écologique qui existe entre les colons et les colonisés révèle plutôt le mépris que d'autres sentiments sous-tendant de la sympathie :

Toute haine se distingue à cet égard du « mépris » ; mépriser quelqu'un, c'est sans doute ne point l'aimer, mais c'est surtout se sentir supérieur et se complaire dans une attitude hautaine... Car le propre de la haine est de vouloir du mal à l'être que l'on considère comme l'incarnation du mal même

Jean Maisonneuve (1948, p. 90).

⁵ Cf. *Ville cruelle* (1954), Paris, Présence Africaine, 1971 d'Eza Boto.

Ainsi précisé, il en ressort que le romancier camerounais suscite une réflexion quant à l'orgueil qui pousse les Blancs à minimiser la présence du Noir dans son propre espace. Réifiés, les Africains deviennent de simples objets de sympathie qui doivent être utilisés dans des travaux domestiques et champêtres moyennant de maigres rémunérations. En d'autres termes, la colonisation avait des visées économiques et politiques puisque le projet auquel les maîtres blancs tenaient avec plus de véhémence, c'est le sol qui leur pourvoit des ressources minières :

- 4) « Nous sommes une vingtaine de « gens-qui-ont-des-histoires » à distribuer l'eau à tous les Blancs de Dangan. C'est la corvée d'eau. La fontaine est à plus d'un kilomètre du quartier blanc de la ville, au pied de l'éminence sur laquelle s'étend l'agglomération. Ma touque était trouée. Je l'ai calfatée comme j'ai pu avec de l'argile. L'eau coulait quand même sur mes épaules. Le plus pénible était de gravir la colline, une touque d'eau sur la tête, avec un garde qui nous faisait avancer à coups de fouet. Nous descendions en courant à la fontaine et ainsi de suite... A midi, j'ai pensé que ma tête aller flamber » (UVB, p.173)

À travers ces mots du narrateur, on peut déduire l'image d'un triangle, Colon - Bien - Colonisé, qui spécifie la nature des rapports entre les protagonistes. On aura remarqué qu'un élément indispensable, en l'occurrence l'eau de cet écosystème, détermine les relations intraspécifiques. C'est la volonté de s'approvisionner de ce bien inhérent à la vie qui fait sombrer cette communauté blanche dans le durcissement des sentiments vis-à-vis des Noirs. Interrogeant avec recul les récits de Ferdinand Oyono et Émile Zola, le lecteur peut percevoir que le bien, quel qu'il soit, influe dans le comportement des humains partageant un espace qui leur est commun. En fait, dans *Thérèse Raquin* et *Une vie de boy* la passion du bien matériel ravale les relations à un niveau de bestialité. En place et lieu de la raison et de l'esprit, l'instinct devient le catalyseur des liens. Donc, le bien étant l'enjeu majeur, il est inévitable que les nerfs soient tendus pour atteindre tout objectif. Le romancier naturaliste en décline sa conviction :

Quelles que fussent leurs conclusions, ils admettraient mon point de départ, l'étude du tempérament et des modifications profondes de l'organisme sous la pression des milieux et des circonstances. Je me trouverais en face de véritables juges, d'hommes cherchant de bonne foi la vérité, sans puérité ni

fausse honte, ne croyant pas devoir se montrer écoeurés au spectacle de pièces d'anatomie nues et vivantes. L'étude sincère purifie tout, comme le feu.

Émile Zola (1867, p. 28)

Cet extrait de la préface de la deuxième édition de *Thérèse Raquin* dégage deux objectifs dont se sert Émile Zola pour contre-attaquer la critique qui, selon lui, a mal lu son roman. D'abord, l'écrivain défend la démarche expérimentale à laquelle le roman doit être dorénavant soumis. Il apporte ensuite des preuves qui justifient « *les interactions entre la culture humaine et l'environnement naturel au regard de leur interdépendance* » (Évi Zemanek, 2019, p. 345, pp. 343-357). Conformément à la seconde idée, *Thérèse Raquin* est le lieu où Zola démontre que les intérêts égoïstes défassent l'amour du prochain. Thérèse et Laurent se sont dévidés et dévissés du bon sens qui ficelait l'harmonie et l'humanisme au sein de la famille Raquin. La passion éprouvée les a nerveusement encouragés à la bêtise :

- 5) « Alors Thérèse se taisait, frémissante, comme orgueilleuse et vengée. Elle tenait Laurent ivre sur sa poitrine, et, dans la chambre nue et glaciale, se passaient des scènes de passion ardentes, d'une brutalité sinistre. Chaque nouveau rendez-vous amenait des crises plus fougueuses. La jeune femme semblait se plaire à l'audace et à l'impudence. Elle n'avait pas une hésitation, pas une peur. Elle se jetait dans l'adultère avec une sorte de franchise énergétique, bravant le péril, mettant une sorte de vanité à le braver. Quand son amant devait venir, pour toute précaution, elle prévenait sa tante qu'elle montait se reposer ; et, quand il était là, elle marchait, parlait, agissait carrément, sans songer jamais à éviter le bruit » (TR, p.77).

Parallèlement aux sciences écologiques, notamment la relation intraspécifique, Zola mobilise dans son récit la psychanalyse afin que le lecteur saisisse les dérives de l'éros chez Laurent et Thérèse. La confiance candide accordée à Laurent par Camille et sa mère, Mme Raquin, ne leur a jamais permis de suspecter les projets illicites de ces amants. Les attirances physiques longtemps contenues par ces adultérins puis leurs pulsions ont concomitamment réduit l'existence du mari et celle de la tante au néant. L'espace familial quant à lui devient un lieu d'assouvissement de plaisir. Par ailleurs, la réalisation de cette trahison n'aura pas d'impact positif en ce sens qu'il n'a jamais été question d'amour véritable entre Thérèse et Laurent mais plutôt (6) « *des scènes de passion ardentes, d'une brutalité sinistre* » (TR, p.77). L'amour est ici réduit à la satisfaction du désir.

Même si le plaisir est ressenti pendant ces scènes d'orgie, il faut souligner un certain sadisme car « *des souffrances de toutes sortes, morale et physique* » (Michel Haar : 1973, p. 35) y sont présentes. À quelques différences mais n'excluant pas totalement des similitudes avec le texte d'Émile Zola, Ferdinand Oyono affiche dans le sien, concernant les relations sexuelles, un certain masochisme chez des femmes noires lequel attise une perversion des hommes blancs. Les personnages féminins nègres préfèrent ce traitement brutal dans le but d'espérer quelques privilèges. De la sorte, la soumission leur est imposée jusqu'à un niveau vil des rapports intimes. L'exemple de Sophie, maîtresse insatisfaite et malheureuse du traitement que lui réserve son amant blanc, en est illustration :

7) « -Alors, tu n'aimes pas ton Blanc ? Il est pourtant le plus beau de tous les Blancs de Dangan, tu sais...

Elle me regarda un moment, puis rétorqua :

-Toi, tu parles vraiment comme celui qui n'est pas un nègre ! Tu sais bien que le Blanc n'a pas ce qui peut nous rendre amoureuses...

-Alors ?

-Alors quoi ? J'attends l'occasion... et Sophie ira en Guinée espagnole... Qu'est-ce que tu veux, nous autres négresses ne comptons pas pour eux. Heureusement que c'est réciproque ! Seulement, vois-tu, je suis fatiguée d'attendre : "Sophie, ne viens pas aujourd'hui, un Blanc viendra me voir à la maison", "Sophie, reviens, le blanc est parti", "Sophie, quand tu me vois avec une madame, ne me regarde pas, ne me salue pas", etc. » (UVB, 42-43)

Psychologiquement, le lecteur suspecte dans ce dialogue la déception de Sophie. Toutefois, ce n'est pas ce qui est le plus accrochant dans ce passage. Ce qui est en vérité frappant dans ce simulacre de relation, c'est le traitement réifiant que Sophie consent pendant tout ce temps espérant en tirer des avantages alors que son amant ne tient pas à ce que leur relation soit révélée à ses compatriotes. Oyono divulgue ainsi à la face du monde les faiblesses du colon blanc qui s'est considéré comme une race dont la civilisation est la plus raffinée. Le romancier camerounais semble désapprouver cette culture occidentale ; il en pointe également du doigt l'infidélité et l'adultère qui, même dans des lieux de culte, manifestent une légèreté et des actes mécaniques chez les personnages. Cette conduite reste le point de similitude entre *Une vie de boy* et *Thérèse Raquin* étant donné que ces récits laissent lire des empreintes d'une écologie humaine morbide sur le biotope.

2. L'impact de l'esprit pernicieux et funeste sur le biotope

Le mode de vie des personnages, articulé autour de l'égoïsme et l'éros, n'est pas sans impact sur leur biotope d'existence. Au regard des différents lieux peints dans les récits, ce biotope fait penser à un espace réservé au mal. Les rapports étant bâtis sur des intérêts pernicieux, la coloration spatiale ne suggère que des stratégies d'assassinat. Dès lors, on peut repérer un parallélisme de l'espace physique et celui-là mémoriel ; c'est à partir de la mémoire du narrateur que le lecteur prend contact avec la quasi-totalité des lieux et de l'intériorité des personnages. C'est pourquoi l'espace « *participe du fonctionnement de l'histoire* » (Yves Reuter : 2009, p. 36) et devient révélateur de leurs véritables intentions.

La forte expressivité du biotope dans *Thérèse Raquin* ne surprend pas dès l'instant qu'on perçoit l'un des principes du courant naturaliste au XIX^e siècle qui corrobore une influence mutuelle entre le milieu et l'homme. Justement, le biotope s'articule autour des relations du dedans et dehors. Suivant cette logique, la théorie de Gaston Bachelard rentre dans la démarche zolienne :

Dehors et dedans forment une dialectique d'écartèlement et la géométrie évidente de cette dialectique nous aveugle dès que nous la faisons jouer dans des domaines métaphoriques. Elle a la netteté tranchante de la dialectique du *oui* et du *non* qui décide du tout. On en fait, sans y prendre garde, une base d'images qui commandent toutes les pensées du positif et du négatif.

Gaston Bachelard (1957, p. 24).

L'inquiétude de Mme Raquin de voir son fils hors de l'enceinte de la maison s'explique par l'idée de danger qui la mine de l'intérieur, notamment la mort qui la hante. Camille étant affaibli après une très longue maladie, sa mère ne peut s'abstenir de développer des stratégies pour sa protection. Elle tient à ce qu'il ne s'éloigne pas de la résidence au risque de se retrouver dans une situation de crise. En ce sens, la maison acquiert psychologiquement la sûreté dont la mère éprouve tant le besoin pour son enfant ; c'est son « premier univers » (Gaston Bachelard : 1957, p. 24) qui garantit éventuellement sa protection. La position géographique de l'habitat des Raquin ainsi que sa configuration est semblable à une "prison" dans laquelle toute la famille se sentirait hors d'une quelconque menace :

- 8) « Elle (Mme Raquin) loua moyennant quatre cent francs, une petite maison dont le jardin descendait jusqu'aux bords de la Seine. C'était une

demeure close et discrète qui avait de vagues senteurs de cloître ; un étroit sentier menait à cette retraite située au milieu de larges prairies ; les fenêtres du logis donnaient sur la rivière et sur les coteaux déserts de l'autre rive. La bonne dame, qui avait dépassé la cinquantaine, s'enferma au fond de cette solitude, et y gouta des joies sereines, entre son fils Camille et sa Thérèse » (TR, pp.37-38).

Les mesures de confinement qu'exige Mme Raquin à sa progéniture ne pouvaient être perpétuées et garantir la sécurité tant que Camille réclame son autonomie. Le jeune homme expose ses projets d'accéder au monde du travail. De plus, le goût de la réussite s'accroissant, Camille contraint pratiquement sa mère à quitter Vernon pour Paris où il trouve un emploi (9) « *au chemin de fer d'Orléans* » (TR, p.54). Le monde parisien qui lui ouvre aux nouvelles amitiés sera la genèse des jalousies puis de la mort. Inversement, dans *Une vie de boy*, l'espace intérieur est d'une complexité avérée. Le personnage-narrateur, vu l'anxiété qu'il nourrit quotidiennement d'être torturé par un père sévère, rejette l'idée de quiétude et de protection que peut procurer la (10) « la case paternelle » (UVB, p.22). À cet effet, la notion d'habitat reçoit de sa part une connotation dépréciative si bien qu'elle est confondue à une réalité funeste :

11) « Ma mère vint me voir pendant la nuit. Elle pleurait. Nous pleurâmes ensemble. Elle me dit que j'avais bien fait de quitter la case paternelle, que mon père ne m'aimait pas comme un père devrait aimer son fils, qu'elle me bénissait et que si un jour je tombais malade je n'aurais qu'à me baigner dans une rivière pour être guéri » (UVB, p.22).

L'habitat offre le plus souvent, dans *Une vie de boy*, une image dépourvue de tendresse entre les membres qui l'habitent. Dans l'espace peuplé de Noirs ainsi que celui des Blancs, le sentiment le mieux exprimé demeure l'angoisse, surtout chez les indigènes. Si cette psychose se présente avec plus d'acuité chez les colonisés, c'est parce qu'ils sont, que ce soit dans leur quartier ou celui des Blancs où certains travaillent comme domestiques, sur le qui-vive de se voir suppliciés par la police coloniale. L'une des rares circonstances où celle-ci acquiert des propriétés de refuge, c'est lorsque les Noirs se retrouvent à l'église Saint-Pierre de Dangan pour le culte. Néanmoins les limites de cette autonomie sont évidentes à cause de la pression qui leur est soumise.

L'imaginaire de la thanatophilie, en tant que tel, ne pourrait se défaire du fonctionnement de l'espace dans les romans de Zola et Oyono. Ce qui s'impose au lecteur, c'est que l'espace, pris sous un angle psychologique, laisse

lire une mort psychique, exprimée ou crainte, chez les protagonistes. Mais la nervosité et la tension, devenant de plus en plus insupportables, attisent chez les personnages un comportement mécanique qui les entraîne à transformer le biotope en une sorte de jungle. Pour plus de précision, notons que l'environnement dans ses différentes composantes est utilisé à des fins meurtrières dans le but de déposséder le bien ou la propriété convoitée. Dans *Thérèse Raquin*, Laurent et Thérèse, après avoir longuement dissimilé leur adultère, passent à un niveau supérieur. Les adultérins, face à l'obstacle de perpétuer leur rencontre à cause de l'annulation des permissions jusque là accordées à Laurent par ses supérieurs hiérarchiques ; puis parallèlement à l'impossibilité de Thérèse de s'échapper de la maison conjugale, s'adonnent à de profondes réflexions d'où ils parviennent à un consensus d'assassiner Camille :

12) « Il se demandait comment il pourrait bien tuer Camille. Puis, quand la respiration lui manquait, il se retournait d'un bond, se remettait sur le dos, et, les yeux grands ouverts, recevant les souffles froids de la fenêtre, il cherchait dans les étoiles, dans le carré bleuâtre de ciel, un conseil de meurtre, un plan d'assassinat. Il ne trouva rien. Comme il l'avait dit à sa maîtresse, il n'était pas un enfant, un sot ; il ne voulait ni poignard ni poison. Il lui fallait un crime sournois, accompli sans danger, une sorte d'étouffement sinistre, sans cris, sans terreur, une simple disparition. La passion avait beau le secouer et le pousser en avant, tout son être réclamait impérieusement la prudence. Il était trop lâche, trop voluptueux, pour risquer sa tranquillité. Il tuait afin de vivre calme et heureux » (TR, p.94).

Le personnage zolien cherche dans une vive méditation à trouver la solution de son problème à travers non seulement son environnement immédiat mais il semble même implorer les astres. Par conséquent, la sollicitation des éléments qui peuplent son milieu, doublée de l'observation minutieuse des « étoiles » et du « carré bleuâtre de ciel » montrent combien le biotope est généralement impliqué, en un complice, dans des actions criminelles. Zola semble donner son impression par rapport à l'exploitation égoïste et abusive de la nature par l'homme qui s'érige orgueilleusement en maître absolue de la création divine. Faisant de l'écologie une préoccupation majeure, le Pape François exhorte l'humanité à reconsidérer son action excessive sur la nature :

Mais il serait erroné de penser que les autres êtres vivants doivent être considérés comme de purs objets soumis à la domination humaine arbitraire. Quand on propose une vision de la nature uniquement comme objet de profit et d'intérêt, cela a aussi de sérieuses conséquences sur la nature.

Pape François (2015, p. 65).

Ici, la question écologique est considérablement abordée à telle enseigne qu'Émile Zola l'associe régulièrement dans le roman à la débauche et à la violence ; domaines propres aux sciences naturelles et sociales :

Comme les sciences spéculatives, elles deviennent capables de proposer des systèmes généraux d'interprétation de la nature et d'expliquer des mécanismes de la vie... Les découvertes scientifiques propagent des protocoles généraux de compréhension du monde et de l'homme, au sein d'un univers intellectuel ouvert ou poreux, beaucoup moins en spécialités qu'aujourd'hui.

François-Marie Mourad (2017, p. 17).

L'ouverture du roman au XIX^e siècle aux sciences expérimentales permet au dit genre de s'ajuster avec réalisme dans la prise en charge de l'histoire sociale sans en faire abstraction des phénomènes naturels dans lesquels l'homme trouve un sens à son existence. Il est aujourd'hui évident que l'étude du roman, sous un angle spatial demande l'implication de plusieurs domaines, en attestent les œuvres de Zola et d'Oyono dont la psychologie du biotope renseigne, au même titre que celle du personnage, le lecteur. Sans conteste, la peinture réservée à l'habitat des colons dans *Une Vie de boy* souscrit, sur les plans scientifique et technologique, à la grandeur de cette race. Pour autant, cet aménagement cache l'esprit vicieux et d'« humiliation »⁶, comme le note Alphonse Moutombi, au sein de cette communauté. Sur le plan relationnel, la sincérité n'a de place que quand tous les membres de cette société occidentale se réunissent à l'occasion des événements, festif ou bien politique. Sinon, les lieux sont soumis à des pratiques sexuelles illégitimes. C'est une chaîne d'hypocrisie et d'infidélité dont on penserait que les composantes s'abrogent momentanément les liens sacrés de mariage pour des nécessités d'assouvissement. Alors que le Commandant s'éprend à Mme Salvain, monsieur Moreau profite toujours de l'absence de ce chef pour des moments d'intimité avec sa femme. Malgré la présence des domestiques dans l'enceinte

⁶ «Christianisme, éducation, création littéraire et vision du monde chez quelques romanciers camerounais des années cinquante et soixante », *Etudes littéraires africaines*, n° 35, 2013, pp. 48-59.

de la villa, monsieur le régisseur et la dame du Commandant s'adonnent sans soucis à la satisfaction de leur désir. Le narrateur témoigne d'un de ces scènes en passe de devenir une norme dans l'espace de Dangan :

13) « A neuf heures, Madame n'était pas encore levée. Le garde vint rejoindre Baklu. Je percevais que des bribes de leur conversation. Il était toujours question de savoir si cela a eu lieu ou non. Mille pensées m'assaillaient. Je me demande jusqu'à maintenant comment Madame, féminine comme elle l'est, pouvait se contenter juste de Monsieur... Le Régisseur est de ces hommes qui ne font pas de cour aux femmes. Il sait ce qu'il veut et pour atteindre le fruit de l'arbre, il n'attend pas qu'il tombe. Tout est consommé. Pauvre commandant ! Jusqu'à douze heures, Madame dormait encore. Je comprends maintenant qu'il y avait de quoi. Un peu avant midi, elle appela le blanchisseur. De la cuisine, je vis Baklu, riant sous cape, filer à la buanderie. Il adressa de grands gestes au garde qui s'esclaffa. Puis il me fit signe de le suivre. Je courus verser la bassine d'eau chaude dans la baignoire, puis je rejoignis Baklu et le garde à la buanderie. Il n'y avait pas de doute, tout avait été consommé pendant la nuit ... Pauvre Commandant ! M. Moreau est revenu à quatre heures. Madame était heureuse. Elle chantait et trottait comme un cabri. Pauvre commandant ! » (UVB, p.100).

Le boy du Commandant est visiblement sous le choc pour plusieurs raisons. Toundi sait qu'il existe une liaison entre l'épouse de son maître et M. Moreau, toutefois il lui manquait la certitude que les amants pouvaient en arriver à une libido malsaine. En outre, son étonnement tient de l'imprudence ou du moins de l'impudence de ce couple illégitime d'utiliser les lieux et le mobilier de son maître avec ignominie. On déduit de ce dépit du boy une compassion manifeste à l'endroit de son patron cocu, au moment où, bizarrement, l'épouse s'en délecte. Cette attitude ne devrait pas surprendre le lecteur, car (14) « *la femme d'un grand chef comme le commandant se laisse envoyer dans la voiture de son mari sur les pistes de Dangan* (UVB, p.107).

L'équilibre du biotope étant estompé, il s'en suit un écoulement de sang. Les romanciers insistent sur cette évidence comme pour suggérer qu'un tel état dépendrait de la nature des relations intraspécifiques qu'entretiennent les hommes. Or, il n'est pas rare de voir dans la trame narrative des personnages ravalés aux créatures, tels des animaux sauvages ou des êtres du monde inerte. Ce qui est un signal fort corroborant que l'espace, quoique rendant visible l'interaction humaine, n'occulte nullement l'instinct bestial ; tout s'y résout *in*

absentia de la raison et de l'esprit. L'homicide dans *Thérèse Raquin* n'a rien de surprenant ; il se réalise logiquement, selon le projet zolien. La description de Laurent qui le réduit, par métonymie au « sang » et en « fauve », par animalisation, indique chez lui des aptitudes d'un abruti prêt à agir cruellement quand il s'agit de tirer profit d'une situation. Opportuniste, Laurent profite des (15) « *histoires de meurtre et de viol* » (TR, p.85), que raconte l'un des invités de la famille Raquin, un ancien policier, pour dynamiser son piège. La ruse est l'une de ses capacités majeures qu'il utilise habituellement afin d'atteindre ses proies. Sachant que Camille aime visiter des paysages romantiques dont il est un passionné depuis son enfance, Laurent reste convaincu qu'il pourra à l'occasion d'une promenade dans les campagnes de Saint-Ouen l'exécuter :

(16) « Quand ils [le couple Raquin et Laurent] arrivèrent à Saint-Ouen, ils se hâtèrent de chercher un bouquet d'arbres, un tapis d'herbe verte étalé à l'ombre. Ils passèrent dans une île et s'enfoncèrent dans un taillis. Les feuilles tombées faisaient à terre une couche rougeâtre qui craquait sous les pieds avec des frémissements secs. Les troncs se dressaient droits, innombrables, comme des faisceaux de colonnettes gothiques ; les branches descendaient jusque sur le front des promeneurs, qui avaient ainsi pour tout horizon la voûte cuivrée des feuillages mourants et les fûts blancs et noirs des tremblements des chênes. Ils étaient au désert, dans un trou mélancolique, dans une étroite clairière silencieuse et fraîche. Tout autour d'eux, ils entendaient gronder la Seine » (TR, p.103).

Cette promenade romantique annonce la fin de la vie de Camille tel que Mme Raquin l'a toujours présagée dans son intuition maternelle. Pour l'abattre tranquillement et sans indice qui puisse l'inculper, Laurent avait besoin d'un lieu sûr et hors du périmètre familial. Le paysage où le meurtre est prévu dégage certes une sérénité mais tachée d'une mélancolie qui place le lecteur dans un contexte de deuil :

(17) « Laurent secouait toujours Camille, en le serrant d'une main à la gorge. Il finit par l'arracher de la barque à l'aide de son autre main. Il le tenait en l'air, ainsi qu'un enfant, au bout de ses bras vigoureux. Comme il penchait la tête, découvrant le cou, sa victime, folle de rage et d'épouvante se tordit, avança les dents et les enfonça dans ce cou. Et lorsque le meurtrier, retenant un cri de souffrance, lança brusquement le commis à la rivière, les dents de celui-ci emportèrent un morceau de

chair. Camille tomba en poussant un hurlement. Il revint deux ou trois fois sur l'eau, jetant des cris de plus en plus sourds » (TR, 112).

Les paysages sauvages où Camille, Thérèse et Laurent se sont habituellement procurés le bonheur ont été substitués, au nom de la jalousie et l'instinct, en un abattoir. L'assassin ne voyait plus qu'en cet univers, telle « la rivière », des avantages qui l'aident à la suppression de Camille. La victime, quant à lui, n'aurait jamais songé à la moindre cruauté chez son ami jusqu'au moment où, en plein combat, il remarque à travers la « figure effrayante » de ce dernier un sauvage. Cette bêtise que manifestent les personnages est transversale aux deux romans. Dans l'espace de Dangan, c'est paradoxalement chez les Blancs qui s'arrogent la noblesse qu'on note la monstruosité. Les colons manquent de raison et de cœur dès que les intérêts sont en jeu. C'est ce que l'on décèle lors de l'arrestation hâtive de Toundi par le commissaire de police – Gosier-d'Oiseau – lorsque l'amant de Sophie constate que cette dernière lui a ravi son argent. Arrêté injustement, sur une simple suspicion de complicité avec Sophie du vol d'argent, Toundi est conduit à la prison où il vit le martyr :

(18) « Gosier-d'Oiseau me tirait alors un peu plus fort pendant que sa semelle cloutée montait sur mon pied. Nous traversâmes ainsi tout le centre commercial. Nous obliquâmes vers le camp des gardes et nous nous arrê tâmes devant un petit hangar à la tôle lépreuse où flottait un drapeau tricolore. C'était le commissariat de police. Tout en me tirant, Gosier-d'Oiseau sauta de la voiture. Je retombai lourdement à ses pieds. Je saignais déjà aux genoux. Un garde en courant et s'immobilisa au garde-à-vous. Gosier-d'Oiseau me poussa vers lui. Pour manifester son zèle, le garde me frappa violemment la nuque du tranchant de la main. Je ne vis qu'une énorme étincelle jaune. Quand je revins à moi, j'étais étendu à même le sol. Gosier-d'Oiseau à califourchon sur mon dos me faisait faire des mouvements respiratoires » (UVB, 161-162).

L'institution de détention et de correction perd ici son caractère qui consiste à prodiguer une saine correction au détenu afin de le ramener à la norme sociale. Le contexte colonial suffit quand même pour comprendre cet avilissement de la prison. La police coloniale n'était pas créée en cette Afrique pour assurer la protection des Africains ; elle est plutôt bâtie pour la sécurisation de la communauté blanche. D'ailleurs, il ne serait pas abusif de signaler que seuls les Noirs sont en état d'arrestation et de détention même quand ils sont suspectés de savoir les secrets des Blancs.

Conclusion

Le roman est un genre littéraire qui, en dépit de la prise en charge du sujet auquel s'est intéressé au départ l'écrivain, sait embrasser diverses disciplines pour s'ajuster au contexte d'énonciation. Cette capacité d'ouverture du genre romanesque fait sa richesse et étend également son champ d'investigation. Ainsi l'écologie humaine, s'opérant dans *Thérèse Raquin* et *Une vie de boy*, offre une grille particulière qui fait douter de la noblesse humaine à cause de l'égoïsme et des désirs impurs qui impactent négativement sur les relations intraspécifiques détériorant le biotope. Les rapports entre les hommes, quels qu'ils soient n'épargnent jamais leurs milieux de vie, c'est-à-dire l'environnement.

Bibliographie

- BACHELARD, Gaston. 1957. *La poétique de l'espace*, Paris, P. U. F.
- BOTO, Éza. 1971. *Le pauvre Christ de Bomba* (1954), Paris, Présence Africaine.
- CÉSAIRE, Aimé. 1955. *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- Coly, Augustin. 2009. « Ambivalence du personnage du personnage du nègre indigène africain : *Ville cruelle* et *Une vie de boy* », *Ethiopiennes*, n° 83, 2^e semestre.
- DEBOURDIEU, Ariane. 2016. « Aux origines de la pensée écologique : Ernest Haeckel, du naturalisme à la philosophie de l'Oïkos », *Revue Française d'Histoire des Idées Philosophiques*, n° 44.
- ECKENSCHWILLER, Aurélie. 2010. « Homme-Animal », *Mémoire*, ENSCI, Les Ateliers, octobre.
- FRANÇOIS (Pape). 2015. *Encyclique : Laudato Si'. Sur la sauvegarde de la maison commune*, Rome, Typographie vaticane.
- HAAR, Michel. 2009. *Introduction à la psychanalyse de Freud. Analyse critique*, Paris, Hatier.
- MAISONNEUVE, Jean. 1948. *Les sentiments*, Paris, P. U. F., Que sais-je ?, n° 322.
- MOURAD, François-Marie. 2017. *Présentation de Thérèse Raquin*, Paris, Flammarion.
- MOTOMBI, Alphonse. 2013. « Christianisme, éducation, création littéraire et vision du monde », *Études littéraires africaines*, n° 35.
- OYONO, Ferdinand. 1956. *Une vie de boy*, Paris, Juillard.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. 1996. *Du contrat social* (1762), Paris, Librairie Générale Française.
- ZEMANEK, Évi. 2019. « Pour une écologie littéraire. Changements environnementaux et transformation des genres : le cas du nouveau récit de village (Dorfroman) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, T. 51, 2.
- ZOLA, Émile. 1979. *Thérèse Raquin* (1867), Paris, Gallimard.
- ZOLA, Émile. 1979. « Préface de la deuxième édition », in *Thérèse Raquin*, Paris, Gallimard.